Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

9 | 2012

Mensonges (1)

Présentation

Paule Petitier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/263>

DOI : 10.4000/elh.263

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2012

Pagination : 135-138

ISBN : 978-2-35698-046-5

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Paule Petitier, « Présentation », *Écrire l'histoire* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 10 juin 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/263> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.263>

Tous droits réservés

Rire de l'histoire (1)

dossier coordonné
par Paule Petitier

Présentation

L'HISTOIRE PRÊTE À RIRE. Quel que soit le sens dans lequel blagues, perles d'élèves, sketches ou dessins humoristiques, pièces de théâtre, romans ou films parodiques la tordent, l'effet jubilatoire est presque garanti.

Mais pour qu'on en rie, encore faut-il que l'Histoire existe. Il faut qu'elle ait surgi en majesté « avec sa grande hache ». Pouvait-on rire de l'Histoire avant que naisse, à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle, l'idée d'un cours des choses humaines intelligible (parce que déterminé par des lois que l'esprit peut découvrir), d'une force supérieure s'exerçant à travers toutes les activités humaines et tous les peuples, et poursuivant peut-être un dessein ? Et surtout, pouvait-on rire d'elle avant que l'histoire ne se constitue en science, en discipline universitaire, ne soit diffusée par un enseignement de masse, ne devienne un lieu commun, un secteur culturel ? On ne rit guère que de représentations et d'institutions. On ne rit pas du passé comme tel.

Rire de l'Histoire vise donc plusieurs cibles, toutes liées par le dénominateur commun de la représentation, ce qui fait qu'elles se superposent souvent. On peut rire de l'histoire (c'est-à-dire du savoir historique et de ses différents aspects institutionnels), de l'Histoire (de l'idée d'Histoire) et des objets de l'Histoire (les hommes, les événements, etc.).

Rire des objets de l'Histoire, tourner en dérision les grands hommes, se moquer des anecdotes qui leur sont liées (le vase de Soisson), de leurs mots mémorables (« Paris vaut bien une messe »), des situations cruciales de leur destinée (l'erreur fatale de Napoléon à Waterloo), vient à l'esprit en premier lieu lorsque l'on associe comique et Histoire. Il faut se garder pourtant des erreurs de perspective : telle caricature qui nous paraît aujourd'hui historique (la représentation de Louis-Philippe en poire, par exemple) n'était évidemment au moment de sa parution qu'un rire

Paule Petitier, Univ Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité, CERILAC-Littérature et civilisation du XIX^e siècle, EA 4210.

d'actualité. Le rire, depuis la constitution d'une opinion publique, a toujours été un instrument politique pour déconsidérer l'adversaire. La Révolution française en fait largement usage, comme avant elle la Fronde, mais est-elle capable pour autant de représenter son œuvre historique sous une forme comique? C'est la question que pose ici Philippe Bourdin.

Du ^{xix}^e siècle à nos jours, le comique appliqué aux objets de l'Histoire répond en grande partie à une logique carnavalesque; il vise à démystifier la grandeur, à la retourner en trivialité et en banalité. D'une certaine façon, le rire révolutionnaire se perpétue ainsi (sous des formes le plus souvent très bénignes) à l'encontre d'une vision monarchique ou aristocratique que l'histoire, toute républicaine qu'elle soit, risquerait pourtant de propager. En régime démocratique, rire de l'histoire serait donc une irrévérence salubre, nécessaire pour que l'on continue de se rappeler les principes nouveaux sur lesquels l'histoire s'est fondée après la Révolution: le grand homme n'est pas par nature différent des autres hommes, et c'est la masse qui est l'agent historique véritable. Démystifiant régulièrement la confusion entre la grandeur de la fonction et la grandeur de l'individu, le rire vise aussi bien le passé que le présent en répétant sa leçon niveleuse. Tandis que la construction des identités nationales tend aux deux derniers siècles à redonner du lustre aux grands hommes,

l'idéologie démocratique compense leur élévation par le rire démystificateur. Les *Histoire de France* « pour rire », comme celle de San-Antonio¹, sont aussi des *Histoire de France* populaires: écrites pour le grand public, elles rappellent par leur gouaille que l'histoire est faite par tout un chacun et par tous. Notons d'ailleurs que si l'on parodie l'histoire-bataille et ses héros, la « nouvelle histoire » et, encore moins, l'histoire économique ne donnent guère lieu à des interprétations comiques.

Rire de l'histoire: on ne se moque jamais des héros de l'histoire ou de tel événement fameux sans se moquer aussi de la façon dont on raconte l'histoire. Et d'abord du sérieux qui va avec le genre historique. Au ^{xix}^e siècle, l'histoire est considérée comme une occupation grave, une tâche virile et élevée, proche de la politique. Elle traite de la patrie, de la gloire, du sacrifice et des morts. Ses objets sont presque sacralisés à l'époque de la III^e République. Au ^{xx}^e siècle, la gravité de l'histoire est renforcée par les guerres mondiales et les génocides. L'histoire est donc l'équivalent moderne de la tragédie, et il est normal que, à l'instar du genre noble des siècles classiques, elle suscite son envers burlesque. D'autant que le sérieux lié au genre historique se double du sérieux imposé par l'institution scolaire. Tourner l'histoire en dérision est d'autant plus plaisant que l'on transgresse deux contraintes: celle d'une mémorisation astreignante (l'histoire

1. San-Antonio, *L'Histoire de France vue par San-Antonio*, illustr. d'Albert Dubout, Fleuve noir, 1964.

Albert Dubout, illustration de
L'Histoire de France vue par
San-Antonio, Fleuve noir, 1964.

s'apprend par cœur) et celle de l'exactitude littérale (on ne peut rien inventer). Certes, ces deux contraintes s'appliquent aussi à d'autres savoirs. Mais les « bourdes » (volontaires ou non) touchant l'économie, les maths ou la physique font moins rire, car on ne rit alors que de l'ignorance ou de la bêtise. Or l'histoire a par rapport à d'autres matières scolaires la particularité d'être visiblement à la croisée du savoir et de l'Institution. Apprendre l'histoire a été longtemps apprendre la République. De sorte que l'ignorance ou l'incongruité, lorsqu'elles touchent à l'histoire, s'entendent aussi comme une contestation plus ou moins involontaire. Le cancre ou l'humoriste fait vaciller, brièvement, tout l'ordre de la représentation. Bertrand Tillier le montre à propos des artistes Plonk & Replonk et de leur manipulation critique des images et de la temporalité.

Rire de l'Histoire: et si l'Histoire elle-même parfois riait de ses ruses, riait des hommes qui croient agir alors qu'ils ne sont que les pantins d'une farce sinistre? Jan Kott proposait de lire ainsi le théâtre de Shakespeare, à la lumière du totalitarisme moderne². En dénonçant cette garce de majuscule qui berne l'humanité de l'illusion d'un sens, le comique s'attaque au réalisme scolastique qui idéalise et essentialise le cours chaotique des affaires humaines. Le rire dénonce l'inanité de l'Histoire, la violence atroce dissimulée par ce terme ronflant. Il démystifie l'idéologie sous-jacente aux « grands récits »: civilisation, progrès, liberté... Restent, bruts, les rapports de force que recouvrait le mythe de l'Histoire. Et les intellectuels qui l'ont construit? « Sous le cul du cheval », comme le montre ici Jean Jourdeuil, à propos des auteurs dramatiques allemands Kleist et Müller. Le rire se fait grinçant, le grotesque tourne au cauchemar, la cruauté reste seule en scène.

« Qui fait le roi ? », W. M. Thackeray, The Paris Sketch Book, 1840.

2. Jan Kott, *Shakespeare, notre contemporain*, trad. du polonais par Anne Posner, Payot (Essais Payot), 1993 [éd. or. : *Szkice o Szekspierze*, 1961].